

confiance envers moi... Ta mort eût été une trahison... Ta vie m'appartient, de même que t'appartient ma vie... Tu n'as pas de droit d'en disposer ainsi... Réponds-moi... Dis-moi donc ce que je deviendrais, si tu te tuais...

— Et vous, Adrienne, fit-il d'une voix brisée, dites-moi donc ce que je deviendrai, si je ne me tue pas ?

— La vie vous a fait peur, quand je vous aime ? L'amour que j'ai pour vous est-il donc si ordinaire, si prudent, si terre à terre, qu'il ne puisse vous donner de bonheur et vous faire oublier, quelque jour, vos amères tristesses d'aujourd'hui ?

— Fille divine, quel ange pourrait être égalé à toi ? Oui le bonheur impossible, tu me l'as donné. Mais cela eût été si grand, cette félicité eût été si parfaite qu'elle eût rendu Dieu jaloux. Il ne l'a pas voulu. Il faut que je meure, Adrienne, il le faut.

— Je vous le défends !

— Ne me le défendez pas je serai obligé de vous désobéir...

— Votre résolution est bien prise ?

— Oui, dit-il d'une voix ferme.

— Rien ne vous en fera changer ?

— Rien !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle égarée folle.

Et elle baissa la tête sans plus insister.

Paul, lui, ajoutait :

— Oui, ma résolution est prise, Adrienne. non, rien ne m'en fera changer, et je suis sûr qu'au fond du cœur vous m'approuvez, chère enfant...

Elle ne répondit pas.

C'était vrai. Elle approuvait...

Mais elle ne pouvait pas le laisser mourir ainsi...

Le quitter, quand elle savait, quand il lui disait qu'un quart d'heure après il serait mort... autant eût voulu armer elle-même son bras...

Elle s'appuya doucement sur son épaule et à son oreille murmura :

— Paul, mourons ensemble...

Il se dressa brusquement, l'horreur peinte sur le visage, l'attirant à lui avec une passion.

— Que dis-tu là, malheureuse !!!

— Mourons ensemble, te dis-je... qu'ai-je à faire dans la vie, quand tu n'y seras plus ?...

— Tais-toi, tais-toi, tu blasphèmes... ou c'est une atroce tentation que tu me donnes là...

— Oui, c'est une tentation et n'y résiste pas, va... je t'aime, Paul... puisque tu m'aimes, puisque tu vas mourir, ne m'abandonne pas, vouée à l'isolement éternel, avec ton souvenir ; ne me condamne pas au regret au remords de ne pas t'avoir suivi... Montre-moi, ainsi, que tu m'aimes vraiment, en prouvant que j'étais tout pour toi, comme pour moi tu étais tout !!

— Et ta mère ?...

— Elle se consolera... les triomphes du monde adouciront sa peine...

— Et ton grand-père ?

— Il est si vieux qu'il n'aura pas longtemps à me pleurer...

— Ah ! tentatrice perfide, va-t'en... je ne veux plus t'entendre... c'est un crime de t'écouter ainsi... Va-t'en, te dis-je et ne détourne pas seulement la tête vers moi en t'enfuyant...

— Non, je t'aime et je veux mourir ! répétait-elle doucement, la tête sur la poitrine du jeune homme, languissante et abandonnée... Je t'aime et tu ne veux pas de moi... Et tu sais pourtant, que rien ne nous séparerait plus.

— Mais c'est horrible ce que tu dis là... Pense donc à ce que tu laisses après toi, à ce que tu perdrais... Et ton enivrante beauté, qui te fait souveraine, partout où tu passes... et ta fortune, qui excite autour de toi l'envie, mais qui te permet de soulager tant de misères, et jeunesse, qui te fait présager toute une longue vie

de bonheur... Moi je n'ai rien... personne ne saura que je suis mort... Ma mère et toi, seulement vous me pleurerez... mais va, ma chérie, aie confiance en ta jeunesse, et ne crois pas qu'à ton âge les tristesses, si cruelles qu'elles paraissent, soient inconsolables... Pars, Adrienne, pars, mon enfant, ne re-te pas auprès de moi, tu m'enlèves tout le courage qu'il me faut pour mourir en me faisant mieux voir ce que je perds, en te quittant.

Mais elle, toujours sa jolie et pâle figure contre le cœur de Paul :

— Non, je t'aime, je ne t'obéirai pas !... Si tu veux que je m'en aille, je partirai... Mais jamais je ne rentrerai vivante à Châlambot... Ne me refuse pas la consolation de mourir auprès de toi...

Paul passa la main sur ses yeux.

La folie le prenait lui aussi.

Et il commençait à n'avoir plus la perception bien nette de qu'il allait dire, de ce qu'il allait faire.

Ils fermaient les yeux... leur respiration était suspendue, ils ne vivaient déjà plus, pour ainsi dire, comme si d'avance l'amour eût voulu les tuer...

Il la retenait dans ses bras parce qu'elle chancelait, prête à s'évanouir.

Et il lui dit :

— Ainsi, tu m'aimes ! Tu veux mourir ?

— Je t'aime... Je veux mourir !...

— Tu ne regrettes rien ?

— Je t'aime... Je veux mourir !...

— Viens donc, dit-il avec une sorte de colère. viens ! Et il l'emporta...

Où la conduisait-il ? Dans sa chambre.

Quand ils y furent, il la déposa sur le canapé.

Elle se laissa faire, ainsi qu'un enfant.

Il n'y eut pas un mot, à cet instant-là, entre eux.

Paul sortit et revint quelques minutes après.

Il installa au milieu de la chambre un réchaud de charbon qu'il alluma.

Puis, lui et elle, cette fois silencieux toujours—fermèrent portes et fenêtres, abaissèrent le tablier de la cheminée, interceptèrent avec un soin minutieux les courants d'air.

Et déjà, quand ces préparatifs étaient à peine terminés, ils sentaient les atteintes du gaz mortel.

Et chancelante, Adrienne se renversa sur le canapé et ferma les yeux.

Paul, plus robuste, avait encore tout son sang-froid.

Il vint près d'elle, s'agenouilla, lui prit les mains qu'il couvrit de baisers ardents :

— Adrienne, Adrienne, disait-il, il est encore temps... c'est un crime que je commets en vous laissant ainsi mourir avec moi... Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre ? ne voulez-vous point fuir ?

— Ami, dit-elle—et sa voix était faible comme un soupir—je t'aime et je suis heureuse.

— Tu n'as pas peur de la souffrance ?... On dit que cette mort est la plus douce... C'est pour cela que je l'ai choisie...

— Je n'ai pas peur et je ne souffre pas...

Et tout à coup elle se releva légèrement, ayant une idée et voulant l'exécuter.

— J'ai dit que la mort nous réunirait, il ne faut donc pas qu'elle nous sépare. Donne-moi ta main droite.

Et Paul obéit, tendit la main.

Elle croisa sa main gauche sur celle du jeune homme et tous deux, s'aidant mutuellement, s'attachèrent les poignets avec un foulard.

— La mort peut nous surprendre, dit-elle, nous sommes prêts, et je ne veux pas que, lorsque tu me verras évanouie, tu sois pris de pitié et que tu te traînes vers la porte pour me sauver.

Alors ils se serrèrent l'un contre l'autre et les mains entrelacées, attendirent la mort.

Leur vue se troublait. Ils ne s'apercevaient plus qu'à